

Comment lier l'écrit et l'expérience ? Comment réduire la distance entre le monde de l'écrit tel qu'ont tendance à le définir les modèles lettrés de la lecture et de l'écriture et la réalité quotidienne où les actes de lire et d'écrire s'inscrivent au plus près de l'action ?

Sans abandonner les pratiques du circuit-court et d'une écriture d'opinion mais en tenant compte des travaux critiques de l'univers des médias, Pierre Choulet, par la réalisation du journal d'une petite école rurale et Hervé Moëlo en animant des classes de lecture/écriture, s'efforcent à l'instar de Paris-Clavel de lier ce qu'ils appellent l'écrit-parole et l'action-expérience. Quelles formes et quelle diffusion donner aux écrits des enfants pour qu'échappant à « la fascination de l'imprimé et à la pensée majestueuse magnifiée par les livres et les journaux » que dénonçait Freinet, ils retrouvent force et authenticité ?

Prise de parole : de l'écriture à l'affichage

« Vous vous en foutez de nos articles de journaux, vous ce qui vous intéresse c'est de regarder les articles de vos enfants. Regardez tous les articles (...) alors prenez votre temps et... C'est sérieux ce que l'on fait. »

C.G. On écrit !!! n°9, St Priest, décembre 02

« Ces textes qu'on écrit sont faits pour arranger des choses. Nous les écrivons et les diffusons pour que les gens les lisent et réfléchissent. »

Marie, Paul, Alexia, Charlotte, École de la Contrie, Nantes, 25-26 nov.02

Déjà en 1967, Célestin Freinet portait sur la presse un regard d'une clairvoyance tout à fait percutante : « Une des grandes déficiences de notre culture - et l'école y a au moins participé - c'est le fait grave que pour les enfants et les adultes de notre époque, l'imprimé est tabou.

Le journal surtout est tabou. C'est écrit... c'est imprimé. Ce ne serait pas dans le journal si c'était faux !

C'est de fascination pour l'imprimé que vivent les journaux à fort tirage et les entreprises de propagande dont ils sont l'instrument. C'est leur bourrage de crâne systématique qui fausse si tragiquement de nos jours les principes mêmes de nos démocraties.

(...) Aujourd'hui, le journal pense pour ses lecteurs. Ce que des gens intelligents et instruits ont écrit et imprimé ne peut être que la vérité. Le public s'abstient de critiquer. Bienheureux s'il ne lapide pas les originaux qui continuent à avoir des idées à eux et qui osent les exprimer !

L'école traditionnelle prépare, hélas ! cette démission des individus en face des nouveaux dieux : les imprimés. Les premiers textes offerts aux enfants sont naturellement des textes d'adultes. Ils sont là, imprimés sur le syllabaire. On ne sait pas ce qu'ils signifient mais ce sont des textes de lecture, qu'il faudra psalmodier avant d'essayer de les comprendre, si tant est qu'ils méritent d'être compris.

Quand l'enfant devra aborder la rédaction, ce ne sera point pour exprimer ses propres pensées - si pauvres et si insignifiantes - mais pour répéter et copier les phrases imprimées sur les livres ou dictées par le maître. (...) Alors, l'enfant se persuade lentement que sa propre pensée - comme ses actes d'ailleurs - sont et resteront mineurs et que seule compte la pensée majestueuse magnifiée par les livres et les journaux. Il est mûr pour les nouvelles dictatures. »¹

Trente-six ans après, les travaux critiques vis à vis des médias se multiplient, donnant raison à Freinet et à sa vision des imprimés en « nouveaux dieux ». Ils signalent avec précision et beaucoup d'exemples à l'appui (TV, radio et presse) l'usure médiatique et la perte totale de crédibilité des moyens d'information. Qu'il s'agisse du fonctionnement interne des médias, de l'écriture journalistique, du lien avec la sphère politique, de la progression de la situation de monopole des groupes de presse... les thèmes ne manquent pas pour alimenter une critique dont la virulence essaie parfois d'être à la hauteur des dérives constatées quotidiennement.²

¹ C. FREINET, *Le journal scolaire*, Éditions de l'École moderne française, 1967 ; sa position est à rapprocher des mêmes analyses faites par Karl Kraus au tout début du XX^e siècle, en plein essor de la presse d'information. Voir Jacques BOUVERESSE, *Schmock ou le triomphe du journalisme, la grande bataille de Karl Kraus*, Collection Liber, Seuil 2001

² Parmi les critiques, on peut signaler un des observatoires des médias les plus mordants : PLPL (Pour Lire Pas Lu) : <http://www.homme-moderne.org/plpl/>

Parallèlement, des actions importantes comme celles de l'association NE PAS PLIER³ et de Gérard Paris-Clavel cherchent des réponses, lancent des débats, font des propositions concrètes et diversifiées pour redonner un sens à la prise de parole et empêcher qu'aux « *signes de la misère ne puisse s'ajouter la misère des signes.* »

■ **Nous éprouvons l'urgence de faire évoluer l'écriture d'opinion, l'écriture enfantine, le principe du journal écrit « en circuit-court ».**

« (...) *et l'école y a au moins participé* » précise Freinet dans une parenthèse. Le monde de l'école et de l'enfance ne peut rester sourd à toutes ces interrogations. Les pistes qui sont ouvertes doivent nous permettre de faire des liens entre la prise de parole à l'école, cette critique sans illusion des médias d'information et les recherches de nouveaux supports d'expression. Qu'elle soit enfantine ou adulte, la problématique de la prise de parole est la même. Elle pose la question de l'existence des moyens de s'exprimer : quels lieux ? quels espaces ? quels moments ? quelles contraintes ? quelles formes ?... C'est dans ce contexte-là que nous continuons nos pratiques de l'écriture d'opinion tout en réfléchissant à cette production des paroles d'enfants et à leur diffusion.⁴

Essayant de transformer ces avancées afin de les mettre à hauteur d'enfant, nos deux expériences font apparaître, à Nantes et en Auvergne, des procédés et des pistes communes. Nous cherchons à approcher une certaine vérité de l'expression, sans besoin systématique d'une réécriture ou d'une reformulation qui entraîneraient on ne sait quel détournement du texte et de la parole. Nous éprouvons l'urgence de faire évoluer l'écriture d'opinion, l'écriture enfantine, le principe du journal écrit « en circuit-court »⁵ dans sa forme, sa diffusion et ses effets.

■ **À St-Priest-des-Champs...**

le journal *On écrit !!!* est un cas d'école. Depuis bientôt quatre ans, ce petit journal est écrit et diffusé par une toute petite école rurale du Puy de Dôme. Irrégulomadaire, il a pu quand même se créer un lectorat : chaque numéro est diffusé à une centaine d'exemplaires qui sont écoulés rapidement à la boucherie, l'épicerie et aux cafés du village. Une vingtaine d'abonnés lointains en sont aussi des lecteurs assidus. Il s'agit depuis le début de produire un journal d'opinion où ce que l'on donne à lire sont des choses que l'on a à dire, ici et maintenant. Pour accentuer l'effet de la prise de parole, la première page est devenue un espace envahi par de courtes paroles marquantes : citations d'enfants ou parfois d'adultes faisant résonner des échos bruyants, interpellants, étranges, drôles ou dérangeants des pages intérieures.



d'autres écritures ordinaires, dénotent une appartenance à un réseau d'écrits qui s'appuie sur une activité professionnelle, culturelle, politique, familiale... (« *c'est mon enfant qui a écrit...* »). Donner chair à de l'écrit n'est pas une expérience

- Moi, ça m'entraîne à écrire sur ce qui va et ce qui ne va pas.

négligeable et sans doute incontournable pour les gros utilisateurs de l'écrit.

Ce type de journal scolaire est nécessaire pour démocratiser cette expérience :

donner chair à de l'écrit, c'est aussi pouvoir se placer par rapport à cet écrit, c'est aussi vivre l'expérience du lecteur expert, qui va rarement chercher seulement une information, mais bien l'information de quelqu'un dont il connaît la place et le statut. C'est en quelque sorte une forme de lecture partisane qui fait parfaitement écho aux situations sociales de production et de lecture dans la littérature, en histoire, dans la presse... : l'adhésion doit autant à l'affectif, l'amitié, le rapport d'intérêt, les connivences, qu'au contenu. Ce n'est pas un écrit idéal, c'est un écrit social !

■ Le texte comme image est certainement trop absent des réflexions sur l'écriture et la lecture.

À Nantes, l'affichage et la diffusion des écrits ont ressemblé à un acte d'interaction intensive entre les enfants, les parents, les commerçants, les passants et les visiteurs occasionnels. Il y a eu une prise de conscience très dynamique de l'impact possible de l'écrit sur des lecteurs littéralement captés par des affiches A3 aux couleurs vives, mises en page au moyen d'un simple traitement de texte (avec une typographie du

- J'aime bien les gens quand ils disent merci, bonjour et au-revoir...

texte et des titres particulièrement visibles) et agrandies à la photocopieuse.

Avant que la publicité n'ait pris le monopole de la communication, l'affiche mili-

tante a utilisé des techniques d'expression particulièrement intéressantes. Il devient urgent d'aborder de façon approfondie cette question du fond et de la forme en travaillant de près avec des graphistes producteurs d'affiches et de textes militants : comment le texte, en passant au stade d'affiche, de tract ou à d'autres formes visuelles, parvient à se transformer par la mise en avant graphique de son contenu. Le texte comme image est certainement trop absent des réflexions sur l'écriture et la lecture.

Un panneau dans l'entrée a permis d'accrocher d'autres textes plus personnels aux formats plus modestes. De ces écrits ont été extraits de courtes paroles marquantes, phrases transformées

CE QUI VA m CE QUI NE VA PAS

La réaction des gens aux affiches est vraiment bien.

Une dame m'a demandé : « C'est vous qui avez fait ces textes ? Pourquoi vous faites des affiches ? » L'ni répondu : « Parce qu'on est en classe lecture ; on fait des textes d'opinion. »

Moi, ça m'entraîne à écrire sur ce qui va et ce qui ne va pas. Dans la rue, il y a plein de choses qui ne vont pas de tout. C'est mieux de l'écrire que de le dire à chaque fois.

Un texte
Fait de la classe
à l'école le 10/06/03

"NOUS OUVRIR LES YEUX"

Nous avons parlé à nos parents de la classe-lecture et de nos textes. Ils sont allés les voir et ils ont fait des compliments. Ils ont dit que ça va tous nous ouvrir les yeux... Ils trouvant que la classe-lecture c'est bien et que ça peut faire évoluer. On a aussi vu une dame les lire à l'entrée, elle était intéressée.

La classe-lecture est une classe qui va essayer de faire évoluer la ville de Nantes : ça va nous faire réfléchir et ça peut changer des choses.

Flora, Sarah et Hervé
Classe-lecture du 21/06/03
Producteurs d'écrits

en centaines de petits papiers colorés mis à disposition dans des plats à l'entrée de l'école, dans la salle des maîtres, dans la classe lecture, scotchés sur les poignées, dans les toilettes...

Parfois des adolescents nous insultent pour un oui ou pour un non.

J'aime bien les gens quand ils disent merci, bonjour et au revoir.

On leur ouvre la porte pas de merci.

Ils me font des sourires ; ça me touche beaucoup.

On se donne des gâteaux arabes, on s'invite. On joue au foot, à cache-cache, on se promène loin.

6

■ Pour ne pas singer le journal de papa

Ce projet d'affichage répond à la fois à une envie et à un besoin assez urgent : répondre à la banalisation de la presse de proximité, qui concerne aussi l'école en recherchant des formes différentes de diffusion des écrits d'expression. Tenter de se détacher de la forme du journal permet de séparer enjeux véritables et réflexe de diffusion. Ce qui est important, ce n'est pas la « journalisation »⁷ de la parole mais l'expression, la prise de parole, l'organisation d'une réflexion commune... Ne pas rester attaché à cette forme d'écriture pré-journalistique, c'est remettre à nu les véritables ambitions de l'écriture enfantine : s'exprimer, apprendre le débat, réfléchir... et cesser d'imiter docilement une forme de média qui déjà pose tant de problèmes à la société des adultes.

La « journalisation » de la parole enfantine rencontre parfois les écueils dont sont massivement victimes aujourd'hui les médias nationaux et régionaux : complaisance vis à vis d'elle-même, imitation des statuts (l'adulte comme rédacteur en chef, voire éditorialiste), fascination pour les performances d'écriture, fétichisme de formes de textes (« édito », « billet », « papier », « chronique »...), techniques préfabriquées de rédaction (l'accroche, la chute, les phrases courtes, le titre)... Michel Barré souligne lui aussi cet inquiétant copiage du « journal de papa » : « *Cela me gêne que certaines classes croient nécessaire de systématiser les colonnes étroites pour singer le journal de papa. Cela m'exaspère de découvrir la connotation des titres calembours qui sont devenus la tarte à la crème du journaliste branché.* »

« Comment limiter l'éloignement de l'écrit et de l'expérience ? »

Il est important d'interroger l'habitude du beau journal A3 plié en deux, en ayant bien conscience que la forme scolaire résistera forcément à la proposition de formes qui seront vite identifiées comme des antithèses de la copie d'expression écrite. C'est en d'autres termes ce que dit Gérard Paris-Clavel à propos de sa recherche de nouvelles formes d'images

prises au service de la prise de parole : « *J'avais déjà une certaine méthode, que j'ai apportée sur le terrain de la vie quotidienne, là où il n'y a pas de commande. Dès qu'on a des relations authentiques avec des personnes, très vite les vrais sujets émergent ; c'est l'occasion de travailler avec des gens pour des causes encore inconnues, au lieu d'être dans la reproduction d'un discours.* » L'abandon des formes déjà utilisées, la recherche de supports inédits et la réflexion sur la vie quoti-

dienne peuvent faire apparaître des paroles vraies qui n'avaient jamais été écrites.

Les textes de l'école de la Contrie abordent des préoccupations d'enfants : la poli-

tesse, la pollution, la délinquance, la violence, le code de la route... mais aussi la sympathie des voisins, le charme d'un marché de quartier, le plaisir de se retrouver entre copains... Au bout de deux jours, les affichages tapissent la façade de l'école de textes interpellant les lecteurs. Certains tracts sur les voitures mal garées sont glissés sous les essuie-glaces, d'autres sur les crottes de chien sont scotchés à hauteur de trottoir. L'idée trouve son application : les enfants se rendent compte qu'il est difficile d'échapper à leurs écrits. Tout le monde s'aperçoit effectivement qu'à l'entrée et à la sortie de l'école, « ça lit ». Il y a des postures physiques de lecture : regroupements autour des écrits, à heures régulières (une trentaine de minutes aux horaires de l'école) comme un rendez-vous quotidien entre enfants et lecteurs... Entrer dans l'école, c'est entrer physiquement dans ces écrits qui tapissent les surfaces de l'entrée de l'école, comme une autre présentation de soi à l'extérieur.

■ La mise en page comme sortie de page et ouverture de l'école à la réalité sociale.

La réaction des familles a été assez rapide, notamment à cause d'un texte de deux enfants sur la peur du collègue. (« *Au collègue X il y a trop de bagarres. Des gens qu'on connaît nous le disent. Et nous à cause de ça, nous ne voulons plus y aller car on a peur.(...)* ») Après quelques réactions vives des parents, un tableau est installé dans l'entrée. Tous les jours les réponses aux textes affichés provoquent un dialogue avec les lecteurs : anonymes, parents mais aussi anciens élèves... Une majorité de défense du collègue et de questions : « *Dans quel but faites-vous ça ? Cela m'étonnerait que ça change grand chose au collègue* » écrit une élève de 4^{ème} ; « *Ne faites-vous pas*

⁶ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

⁷ Karl Kraus dénonçait le principe de la presse quotidienne qui entraîne une « *journalisation de la pensée et de la vie* ».

peur aux futurs élèves du collège ? » écrit une mère d'élève.) mais aussi réactions à des thèmes précis ou satisfactions générales : « *Les enfants font preuve d'un grand sens de la justice et du civisme. À nous parents de nous montrer à la hauteur* » ; « *Très bonne initiative, les « grands » prennent des leçons.* »

Il s'ont dit que ça va tous nous ouvrir les yeux...

Dans les deux cas, ce lien renforcé entre l'écrit-parole et l'action-expérience est double : sujets de vie abordés sous une forme aussi directe que possible et parole graphiquement sortie du texte pour saisir le lecteur dans son quotidien. La mise en page comme sortie de page et ouverture de l'école à la réalité sociale. Cette double interaction, plus physique et plus concrète renvoie aux questionnements d'une certaine sociologie contemporaine, attachée aux faits et à la réalité : comment écrire l'expérience sans la déformer ? comment limiter l'éloignement de l'écrit et de l'expérience ? Dans une analyse de son apprentissage de la boxe dans les quartiers noirs de Chicago, le sociologue Loïc Wacquant pose la question de l'écriture de l'expérience : « (...) le simple passage à l'écriture transforme irrémédiablement l'expérience qu'il s'agit de communiquer. »⁸ L'importance de l'expérience physique de l'écrit, présent par l'affiche sur les portes, les grilles, les barrières, ou par le petit papier pris avec soi donne un corps visible à la parole. Il semble que l'écart entre théorie et pratique parvienne à se réduire, rapprochant ainsi les valeurs de la raison graphique et l'univers dit chaotique de l'expérience.

2. ÊTRE AVEC CELUI QUI ÉCRIT

Travailler la parole, c'est travailler l'écoute et la lecture de ce qui se dit. Notre travail comprend un acte d'autant plus difficile à évoquer qu'il n'en est jamais question : aller chercher dans les textes et les paroles, ce qui fait ce drôle de sens qui retient l'attention parce qu'il pose de drôles de questions, dans sa forme ou dans son contenu, plutôt que d'apporter des réponses. Cet effort de rapprochement au plus près de la parole d'autrui pour ne pas « faire dire », « faire réécrire » en ayant compris avant d'avoir écouté, lu et réfléchi à la place de l'autre, est un effort de modestie et d'oubli de soi, même momentané. Cette façon d'être avec celui qui écrit ou qui parle, Gérard Paris-Clavel en fait la condition pour redonner « *la parole aux humains* » : « *c'est en parlant avec eux et non pour eux, en restituant au quotidien, dans l'espace public, une écoute sociale sous des formes symboliques et interrogatives que l'on peut éveiller l'imagination et le goût de la pensée critique.* »⁹ Qu'elle soit médiatique, littéraire, institutionnelle ou professionnelle, la pratique de l'écriture semble générer des clans de rédacteurs en tous

genres, dont le premier réflexe consiste à défendre leurs statuts de producteur de textes. En délimitant précisément leur pré carré, c'est autant l'exclusion des autres que la reconnaissance des siens qui se jouent ici. Plutôt que d'imaginer l'élargissement des réseaux existants par des actions désormais classiques : ateliers d'écriture, journaux de quartier..., n'est-il pas urgent de multiplier ces réseaux, pour tenter de faire naître des écritures ordinaires un peu partout ? Communes, syndicats, entreprises, bibliothèques, association de pêcheurs... la multiplication des réseaux de lecture-écriture pourrait entraîner des perturbations qui poseraient enfin une question fondamentale : « Si tout le monde se mettait à écrire, ça générerait quoi ? »

Être avec celui qui écrit, c'est accepter la puissance et le rôle d'une écriture dite ordinaire, indépendamment de la valeur lettrée : sans souci esthétique, linguistique, l'écrit pour ce qu'il dit de l'existence quotidienne et pour les bouts d'universalité qu'il en retire.

Dans la rue, il y a plein de choses qui ne vont pas du tout. C'est mieux de l'écrire que de le dire à chaque fois. ¹⁰

On écrit des textes d'opinion pour que les gens les lisent et réfléchissent.

J'aimerais bien qu'ils gagnent plus d'argent, parce qu'ils travaillent beaucoup mais pour pas grand chose. ¹¹

■ Vivre cette solidarité du dialogue où l'écoute n'est ni correctrice ni à l'affût de la faille.

Être avec celui qui parle, être avec celui qui écrit, c'est aussi vivre cette solidarité du dialogue où l'écoute n'est pas correctrice et à l'affût de la faille. « *Ce que vous en pensez par rapport au Larousse, on en a rien à foutre* » dit un militant CGT dans une citation de *Faire l'opinion* de P. Champagne¹². Écouter véritablement consiste à saisir des « paroles indignes » : formulations tordues, illégitimes linguistiquement et socialement : « *vous vous en foutez de nos articles...* », « *parfois on prend des planches et on avance...* », « *Tout le monde tape ses enfants* », « *On leur ouvre la porte pas de merci* ». Idées pas correctes, pas conformes, qu'on aurait fait corriger ou réécrire volontiers...

La solidarité est aussi le partage de la même vie : un rapport étroit entre le contexte, la vie quotidienne, le texte. Il faudrait repenser aux analyses de Norbert Elias sur les rapports d'interconnexions entre le « je » et le « nous » : il s'agit d'un engagement par la proximité physique et sociale, par un projet d'écriture où l'existence commune des « nous » est prise comme objet de parole. Ainsi, ce microcosme humain (école, quartier, village, entreprise...), ces possibilités d'« internationales les plus près de chez vous », comme se désigne NE PAS PLIER, reproduisent une familiarité entre lecteurs, rédacteurs

et éditeurs, la plupart du temps réservée à d'autres microcosmes sur lesquels reposent les marchés de l'édition.

« *Il faut écouter sans espérer* » dit Ana Alvarez Prada, violoncelliste espagnole à propos de la musique : arriver à ne plus passer l'écoute au filtre de ses attentes et de ses obsessions personnelles. Lire comme on écouterait, sans rechercher *a priori* les preuves que l'on cherche. « *On fait le constat sans juger* »¹³ dit Michel Barré en parlant de la classe de Freinet de St-Paul décidant de la publication d'un texte dans lequel un enfant explique comment il a tué des petits chats à la demande de son père. Diminuer la part d'égoïsme qui bouche l'oreille ou l'œil ainsi que l'accès à la compréhension. « (...) *Un travail collectif de la parole des autres, c'est d'abord écouter* dit Gérard Paris-Clavel. *Écouter, ce n'est pas facile, parce qu'il faut se donner des moyens. Pour écouter, il faut être déjà nourri d'une certaine connaissance du sujet, il ne faut pas croire qu'il y a des écoutes naïves.* »¹⁴ Ainsi, la même parole entendue ou lue, peut à la fois passer pour insignifiante ou très puissante, selon qu'on lui porte ou non une véritable attention.

Ils ont dit que ça va tous nous ouvrir les yeux...

Ces textes qu'on écrit sont faits pour arranger des choses.¹⁵

Cette véritable écoute cherche des effets de révélation de vérités de l'existence qui pourront résonner au delà de leur propre contexte.

3. AMENER LA PAROLE SUR LE TERRAIN DE L'AUTRE

C'est ainsi que pour créer les conditions d'une véritable écoute, il importe de chercher une alternative au propos-de-journal pour régénérer la prise de parole, quotidiennement galvaudée par les médias : créer des supports qui ne mentent pas et des formes qui interrogent plutôt que d'apporter de fausses réponses aux allures de vérités absolues. C'est le sens de ces supports que l'on peut porter, tels que les évoque Marc Pataut, photographe cité par NE PAS PLIER : « *En fait j'ai envie de porter des images comme le faisaient autrefois les col-porteurs d'images. Mais il ne s'agit pas de porter un message, plutôt un questionnement, en montrant des gens dignes et debout avec qui j'ai vécu un échange qui a fonctionné.* » Appliqué au texte et à la parole, le propos du photographe ouvre une voie supplémentaire de compréhension. Marc Pataut photographie par exemple des visages et replace les portraits d'hommes et de femmes dans le contexte de leurs vies et de leurs luttes : manifestations, usines, villages désertifiés, prisons... Brandis comme des slogans, ces visages sortent de l'anonymat pour jaillir par l'affichage comme des retours de réalité inhabituels dans les espaces publics.

■ Un écrit contre la conception fétichiste du texte.

L'idée de l'image portée est aussi défendue politiquement par Andre Rouillé : « *Ce n'est qu'insérée dans l'action ou la lutte que l'image peut produire des effets politiques ; ce n'est que portée par des individus ou des groupes qu'elle prend vie, et qu'elle génère en retour du sens : à l'image statique rivée au mur s'oppose l'image portée, utilisée, biffée, etc., entraînée par une dynamique sociale et humaine (...). À la conception fétichiste de l'image succède celle de l'image opérateur social, qui pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses*¹⁶. » Concernant l'écrit, les affichages, tracts et étiquettes parole, transports de la parole représentent effectivement une opposition à la conception fétichiste du texte : il s'agit bien de distribuer des mots à emporter pour qu'ils trouvent leur place, ne serait-ce que quelques instants, dans la vie quotidienne de ceux qui les prennent avec eux. Le déplacement du contexte produit ainsi des effets toujours inattendus qui illustrent le propos d'André Rouillé : « *ce n'est que portée par des individus ou des groupes qu'elle prend vie, et qu'elle génère en retour du sens.* »

À Nantes et à St Priest les écrits sortent de leur propre terrain pour aller sur celui de l'autre. Affichés, distribués ou offerts, des sens supplémentaires apparaissent dès que ces paroles sont emportées en dehors de leur propre terrain. Dehors, un sens nouveau apparaît par confrontation entre deux réalités différentes, l'école et l'extérieur. Dans la rue, tous ceux qui passent, tous ceux qui viennent ont vécu l'école. Ces interpellations prennent appui sur des expériences vécues. Faire ce travail c'est aider les paroles à sortir d'elles-mêmes. En sortant de leur propre

La classe-lecture est une classe qui va essayer de faire évoluer la ville de Nantes.

⁸ Loïc WACQUANT, *Corps et Âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Agone, 2000 - voir le site <http://www.lisez.com/agone>

⁹ Gérard PARIS-CLAVEL, « Prenons l'image, prenons la parole », document de l'association NE PAS PLIER, septembre 1998

¹⁰ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

¹¹ *On écrit !!! n°7* (juin 02)

¹² Patrick CHAMPAGNE, *Faire l'opinion, le nouveau jeu politique*, Les Éditions de minuit, Le sens commun, 1990

¹³ Michel BARRÉ, *Avec les élèves de Célestin Freinet, Extraits des journaux scolaires de sa classe*, INRP, 1996

¹⁴ Gérard PARIS-CLAVEL, « Parole prise, parole donnée (journaux, écoles et quartiers) », *A.L.*, n°69, Dossier, mars 2000

¹⁵ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

¹⁶ Marc PATAUT, *La recherche photographique*, document de l'association NE PAS PLIER, 1996

terrain, on les aide à conquérir de nouvelles situations de signification.

Ne pensez pas qu'on fait ça pour rire, c'est sérieux.

Ils roulent trop vite.

Avoir plus d'oxygène et transformer cet espace 'gris' en espace 'vert' 17

J'en ai ras le bol et je veux que tout le monde m'aide.

Je ne voudrais jamais attendre de mourir

Les gens boivent trop

Laura aime bien la danse parce qu'on apprend à être légère 18

■ Fondamentalement, ce sont des écrits qui échappent.

Qu'il s'agisse d'une personne âgée, d'un père de famille, d'une jeune étudiante, d'une femme de ménage, du boulanger d'en face, d'un élu local... des propos particuliers, écrits par des enfants résonnent encore autrement pour d'autres existences. Il devient alors impossible de connaître le parcours du papier. Comment suivre le parcours de ces paroles ? Comment savoir leur cheminement et les sens qu'ils peuvent provoquer ? Envoyés par la poste ou distribués librement, ils provoquent quelques réactions qui témoignent de pratiques intéressantes : dans une voiture, sur un ordinateur, sur la porte d'un bureau, sur un frigo... ces mots trouvent des fonctions inédites. On finit par se demander : combien de situations peuvent correspondre à une parole telle que : « *Ne pensez pas qu'on fait ça pour rire, c'est sérieux.* » ou « *Les gens que je croise ne disent pas bonjour.* »

- ça va nous faire réfléchir et ça peut changer des choses

Fondamentalement, ce sont des écrits qui échappent. Cette façon simple et quelque peu illégitime de brouiller les pistes ne peut être que favorable

à la naissance de nouvelles prises de parole, alors que les apparences de libertés d'expression ne font que cacher une forme sournoise d'autocensure fonctionnant comme une confiscation volontaire de la parole.

Plusieurs fois, des lecteurs de *On écrit !!!* ont posé la question de censure, il s'agissait le plus souvent de professionnels de l'Éducation. Une telle remarque est rassurante car elle indique que le journal est pris d'emblée pour un journal d'opinion. En revanche, si l'on parle déjà de censure par rapport au contenu somme toute assez anodin des textes, cela montre que la parole écrite enfantine est loin d'être libérée. Mais n'isolons pas la parole écrite des enfants, toutes les paroles écrites non légitimes dans des champs où le pacte de lecture n'est pas bien identifié rencontrent des lecteurs prêts à se transformer en censeurs.

4. RETROUVER SES MOTS DANS LA BOUCHE DES AUTRES

Pour comprendre ce qui retient particulièrement l'attention dans ce type de parole, il faut chercher ce qui se dit derrière ce qu'elles disent. Une chose est dite et elle contraint à s'arrêter pour réfléchir... Elle provoque un souvenir de situation... Elle ravive une expérience état déjà vécue :

Les gens que je croise ne disent pas bonjour. 19

On comprend rien à ce qu'ils veulent dire.

Faire des petits gestes, c'est parler, c'est se faire comprendre.

J'étais déçue parce que personne était venue vers moi. 20

Ces mots font écho à d'autres citations d'autocollants de NE PAS PLIER (*Quand j'entre il y a plein de portes fermées*) ou à des pages de *La misère du monde* dont Gérard Paris-Clavel a organisé la mise en page :

« Ben, on accepte. On se dit, ben, c'est comme ça. » (Un jeune beur)

« **Il y a tout qui va pas.** » (un chômeur)

■ Produire un effet de transparence loin de toute stratégie du secret.

Il faut peut-être faire appel à des expériences immédiates comme celle de la chanson qui parvient à associer des moments passés très précis à quelques mots et à une mélodie très simple. La fredonner est alors une façon d'exprimer par une parole extérieure à soi une réalité intérieure importante. C'est un des principes utilisés par le cinéaste Alain Resnais pour le film *On connaît la chanson*. Chaque personnage s'exprime sous forme de « sur-parole », rompant ainsi avec le fonctionnement si habituel du monologue intérieur. Chacun ouvre la bouche mais ce n'est ni leurs mots ni leur voix. S'exprimer par une autre parole que la sienne, qu'on n'a pas créée et qui a existé bien avant, c'est accepter de reconnaître la modestie de la parole personnelle et intérieure.

La circulation de certaines paroles écrites agissent parfois de la même façon : les prendre pour soi, c'est non seulement utiliser une parole publique et commune à d'autres mais c'est aussi produire un effet de transparence loin de toute stratégie du secret, de la dissimulation et de la fausse complexité (psychologique et intellectuelle). À l'opposé de paroles si particulières qu'on ne pourrait les partager, à l'opposé de l'incompréhension (si chère à la pensée contemporaine éprise de post-modernité), elles peuvent provoquer un-écho au-delà d'elles-mêmes, attachant à des situations différentes des mots identiques aux vastes contours.

« Une parole d'enfant prise pour ce qu'elle est... Rares sont ces moments-là. »

À St Priest, ces écrits-là ne sont pas anodins. Un jour ou l'autre ils rebondissent. De façon plus ou moins officielle, l'invention d'une tournure deviendra une expression figée : curieuse expérience de retrouver ses mots dans la bouche d'un autre. Cela peut provoquer le scandale comme l'expression « *abruti professionnel de base* » inventée par un enfant pour parler de ceux qui aiment la conjugaison. Reprochée par certains, cette expression est devenue pour d'autres une référence.

L'écrit aura aussi pris de l'importance lorsque le journal scolaire sera cité, véritablement cité, lors du conseil d'école par des parents d'élèves pour condamner une dérive du conseil de coopérative : « *Moi, j'aime le conseil de coopérative parce que j'aime quand on se dénonce...* ». Une parole d'enfant prise pour ce qu'elle est... Rares sont ces moments-là. Dans la parole enfantine on s'attache à juger la rhétorique, l'orthographe et d'autres compétences techniques enfermant dès le début de l'apprentissage les élèves dans une sorte de sophistique pure et théorique (peu importe ce qu'il lit, s'il apprend à lire, peu importe ce qu'il écrit, s'il apprend à écrire). L'écriture liée à un projet de production recevra *a priori* une bienveillance, que s'attirent le plus souvent les réalisations enfantines. Qui n'a jamais prononcé la célèbre réplique : « *Oh ! le joli dessin !* ».

Dans ce journal, parfois, l'enjeu devient important ; alors le statut de celui qui écrit change avec ce qu'il écrit. Il faut garder une certaine objectivité, si écrire dans ce cas-là, c'est risquer. Certains ont plus à perdre que d'autres et si une certaine éthique nous oblige à être avec ceux qui écrivent, bien souvent nous avons beaucoup moins à perdre qu'eux. Au pire un conflit entre adultes et un départ vers un autre poste. On connaît des expériences récentes très difficiles pour l'enseignant, provoquées par des articles de journaux scolaires critiquant la cantine... Elles rappellent que c'est aussi, en partie, la publication d'un article dans le journal de l'école qui entraînera Freinet à quitter l'Éducation nationale.

■ Il faut noter à quel point les enfants tiennent à leurs mots quand on ne leur assène pas le dogme académique...

Il est parfois difficile d'évaluer le risque pris par les uns et les autres mais comme le dit DeeDee, l'entraîneur de la salle de boxe dans laquelle Loïc Wacquant, a mené son enquête et son entraînement, l'empathie trouve toujours ses limites : « *Ashante s'enquiert avec entrain de mon prochain match quand DeeDee coupe court à la fête : "Y aura pas de prochaine fois. T'as fait ton combat. T'en as assez pour écrire ton satané bouquin maintenant. T'as pas besoin de monter sur le ring, toi."* »²¹

Alors la première lecture est une lecture de parti pris où d'une part on essaie de savoir si l'auteur du texte n'a pas été trahi par son manque d'expérience. Manque d'expérience dans l'écriture mais aussi et surtout dans la façon dont pourrait être reçu son textes. D'autre part on essaie d'évaluer ensemble les risques que l'on prend à publier en l'état un article. On négociera parfois mot à mot. Il est important de noter à quel point les enfants tiennent souvent à leurs mots quand on ne leur assène pas le dogme académique.

Pourtant, certains textes font l'objet de multiples réécritures dictées par la nécessité et sont loin de la spontanéité que croit déceler le lecteur adulte. L'exemple de ce texte, dont on ne peut livrer que l'ultime version, est à ce propos exemplaire.

La mentalité face à la vérité

Je suis privée de copines parce que les gens ont peut-être peur de se regarder dans leur miroir parce que la méchanceté est une chose qui ne se soigne pas mais la maladie ou les accidents se soignent. Vous vous imaginez si tout le monde faisait comme vous, plus personne ne se parlerait. Réfléchissez. Parce que j'aime beaucoup les gens alors regardez-vous avant de regarder les autres.

La première version de ce texte, beaucoup plus explicite sur les problèmes de socialisation rencontrée par cette famille dans le village, avait provoqué une demande de réécriture parce que l'enseignant a jugé qu'elle desservirait l'auteure du texte. La deuxième version était toujours aussi directe et recentrée sur l'objectif de l'auteure : comment faire revenir à la maison ses copines de jeu. Cette deuxième version fut présentée à la maison et retravaillée avec l'aide des parents, ceux-ci ayant jugé que le contenu de l'article aurait pu porter préjudice à... l'instituteur.

5. ÉCRIRE CE QUI EST TRANSFORMABLE

Ce sont aussi des écrits en prise directe avec ce qui est « transformable » : choses de la vie quotidienne, relationnel, progrès à hauteur d'enfants mais mouvement d'amélioration des choses, constat de blocage, de crises.

Pour ce qui est du pouvoir de cette écriture affichée et provoquant bien des réactions, les réflexions sur l'écrit et la classe lecture-écriture de Nantes sont clairement exprimées :

Ça va nous faire réfléchir et ça peut changer des choses

¹⁷ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

¹⁸ *On écrit !!!*, n°5 (avril 02), n°6 (mai 02), n°8 (octobre 02) et n°1 (nov. 01.)

¹⁹ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

²⁰ *On écrit !!!* n°4 (mars 02), idem, n°6 (mai 02)

²¹ Loïc WACQUANT, *Corps et Âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, id. cit.

La classe-lecture est une classe qui va essayer de faire évoluer la ville de Nantes.

Moi, ça m'entraîne à écrire sur ce qui va et ce qui ne va pas. 22

Au fur et à mesure, se développe un sens de l'intervention - comprenant d'ailleurs le risque d'interventions parfois sécuritaires ou protectionnistes. Bien des paroles recèlent une intuition du négatif, des sensations de vérité enfouie ou même des accents presque tragiques de processus irrémédiables...

Mon frère est mâle, alors je fais le ménage et ça m'apprend pour plus tard.

Même si je ne gagne pas beaucoup d'argent plus tard, je veux quand même faire le métier d'agriculteur.

Ça va finir qu'il n'y aura plus d'agriculteurs en Auvergne.

Quand je vois à la télé des pompom-girls ça me fait pitié. 23

Ce serait bien que ces gens-là disent « bonjour ». Après, ça améliorerait sûrement les choses.

Ce n'est pas de notre faute si on fait un peu de bruit, on rigole juste, on profite de la vie.

Au collègue X il y a trop de bagarres. Des gens qu'on connaît nous le disent. Et nous à cause de ça, nous ne voulons plus y aller car on a peur.

J'aime pas les riches parce qu'ils s'y croient avec les tapis rouges et leurs vêtements.

On essaye de leur parler mais souvent ils ne répondent même pas à notre « bonjour » ou à notre « bonsoir ». 24

Parmi eux se glissent aussi des propos positifs aux accents plus légers.

Au collège, on voit plus de monde, c'est mieux.

Je suis jalouse pour un oui ou pour un non.

Comment les arbres poussent ?

Dans la piscine on peut faire des courses mais pas dans la baignoire. 25

On a tous un cœur et on est tous des humains.

Il ne perd jamais ses feuilles, il ne change pas. Tous les jours je le vois. 26

■ La posture qu'entraîne l'écriture d'opinion n'est pas facile à tenir.

Mais écrire sur ce qui est transformable n'est pas si facile. La pression sociale se révèle, les intérêts discordants se clarifient. Plus fondamentalement, la posture qu'entraîne l'écriture d'opinion n'est pas facile à tenir. Elle montre aux enfants les limites de leur champ d'action. On ne peut pas cette fois,

imputer l'angoisse de la page blanche à un prétendu manque d'inspiration, une carence d'imaginaire ; plus prosaïquement, on reconnaît avec eux que parfois leur monde est étroit, que la télévision tient une place importante, qu'ils connaissent à fond la vie de starlettes de la chanson ou du football, que dans tout ça, il n'y a pas grand chose à écrire, transformer, penser et parfois ils parlent d'ennui...

Curieusement, ces écrits qui pourraient paraître rudimentaires, interrogent fortement leurs auteurs, introduisant une dimension réflexive dans la vie scolaire, faite d'échéances, d'avancées sans retour, de réponses sans véritable question. Aussi n'y a-t-il jamais d'obligation de produire un article, seulement de fortes incitations, des encouragements, des discussions où l'écoute de l'autre est primordiale.

- En quoi quelqu'un qui parle révèle un savoir social ?

« Ne pensez pas qu'on fait ça pour rire, c'est sérieux. » Cet avertissement des enfants de La Contrie, repris ensuite par un enfant de St Priest nous sert aussi de conclusion. Prendre la parole au sérieux, c'est se demander comme le fait Gérard Paris-Clavel à propos de notre travail d'écriture, d'affichage et de distribution d'écrits : « en quoi quelqu'un qui parle révèle un savoir social ? » Que faisons-nous concrètement pour que la prise de parole ne reste pas lettre morte ? C'est se demander aussi : « comment les savoirs réels peuvent être considérés comme des savoirs sociaux ? » Quel statut arrivons-nous à donner aux pratiques réelles des enfants, dans leurs quartiers, dans leurs familles, dans leurs vies privées ? Si comme la précise, le graphiste de NE PAS PLIER « la culture, c'est ça : le travail sur les représentations du monde », on entrevoit le chemin à poursuivre. Orienter les initiatives éducatives et culturelles, qui réduisent trop souvent la culture à un objet d'admiration et d'émotion esthétique, vers l'expression des réalités personnelles et collectives. Quand on les y invite, les enfants le comprennent vite et facilement : « Ils ont dit que ça va tous nous ouvrir les yeux... » Journaux, tracts, autocollants, petits papiers et autres formes à venir proclament ce même avis à la population : ÉCRIRE, C'EST EXISTER !

Hervé MOËLO - Pierre CHOLET

²² École de La Contrie, Nantes, novembre 2002

²³ *On écrit !!!* n°5 (avril 02), n°7 (juin 02), n°9 (déc 02), idem.

²⁴ École de La Contrie, Nantes, novembre 02

²⁵ *On écrit !!!* n°7 (juin 02), n°8 (oct 02), n°1 (nov 01), n°4 (mars 02).

²⁶ École de La Contrie, Nantes, novembre 2002